

PASSIFS OU ACTEURS :
LES TENDANCES ACTUELLES CHEZ LES JEUNES

Madeleine Gauthier, professeure
Observatoire Jeunes et Société
INRS Urbanisation, Culture et Société
Québec, le 14 mars 2006

Votre colloque a pour thème : *Cap vers de nouveaux horizons*. On m'a demandé de parler des jeunes dans la perspective des tendances qui caractérisent l'époque actuelle et qui nous projettent vers l'avenir. Parler de tendances, c'est parler de changement social. Et le changement social ne s'observe bien que si le présent est resitué dans la séquence temporelle où il apparaît comme une transformation, une rupture ou une mutation. Transformation lorsqu'il s'agit de changements mineurs, rupture lorsqu'il y a changement brusque et radical avec ce qui précède et mutation lorsque les changements transforment fondamentalement le cours de la vie en société. C'est pourquoi, avant de parler des jeunes d'aujourd'hui que je connais à travers mes projets de recherche, le réservoir de connaissances que constitue l'Observatoire Jeunes et Société et la proximité des étudiants, j'aimerais rappeler rapidement ce que c'était que d'avoir 20 ans au cours des décennies qui précèdent celle-ci. J'ai déjà fait cette expérience à travers les travaux de recherche qui ont conduit à la publication des *Tendances de la société québécoise, 1960-1990* sous la direction de Simon Langlois et qui est paru, en 1990, aux éditions de l'IQRC, maintenant aux Presses de l'Université Laval.

J'aimerais, auparavant, préciser de qui je parle lorsque je choisis «symboliquement» l'âge de 20 ans pour parler des jeunes d'aujourd'hui. Une des transformations des âges qui composent ce qu'on nomme le cycle de vie a justement eu cours durant cette période des années 1960 à nos jours. Si on parle de jeunes et de jeunesse, ce n'est plus de la même manière. Sait-on bien quand on cesse d'être adolescent et quand on commence à être adulte dans une société où ce qui contribuait autrefois à marquer la fin d'un état et le passage à un autre est à peu près disparu, ces rites de passage ou ces moments-clés de la vie qui permettaient d'identifier la transition : la fin des études et l'insertion dans le marché du travail, plus particulièrement pour les jeunes hommes, le départ du foyer d'origine, la formation du couple sanctionnée par le mariage, l'arrivée du premier enfant. Ces étapes se présentaient somme toutes de manière habituellement successive dans une trajectoire linéaire. Un mouvement de va-et-vient se remarque plutôt aujourd'hui dans la combinaison des études et de l'emploi et par le départ très tôt du foyer d'origine et souvent le retour ou la cohabitation prolongée jusque dans la trentaine. Les étudiants demeurent souvent dépendants des parents longtemps après leur départ. La vie de couple ne fait plus nécessairement référence à la stabilité ni à cette étape de l'accueil de l'enfant qui suivait invariablement. Bref, les jeunes d'aujourd'hui peuvent devenir autonomes en demeurant longtemps au foyer d'origine (c'est le cas de plus de 20 % des hommes de 30-34 ans), avoir même des projets de famille tout en vivant dans la dépendance financière des parents ou des prêts et bourses – c'est le cas pendant les études –, et ainsi de suite où on pourrait multiplier les exemples de ces changements qui caractérisent maintenant l'âge des transitions. Lorsque je parle des jeunes, ils ont habituellement entre 17 et 29 ans, même si je sais que certains ont encore les caractéristiques de la dépendance financière et de la culture des adolescents alors que d'autres ont depuis longtemps assumé des responsabilités qui les rangent parmi les adultes. «L'âge des jeunes est "un fait social" instable» ont écrit certains historiens de la jeunesse, expression que je me plais à reprendre à mon tour.

Je commence donc par exposer brièvement les changements qui ont caractérisé les décennies précédentes et les défis qu'ils posaient aux jeunes tout comme certaines réactions qu'ils ont suscitées chez eux. Nous verrons à travers ce bref exposé que les jeunes ne sont pas toujours les initiateurs du changement comme on semblait souvent le croire durant les années 1960 et au début de 1970 pas plus qu'ils ne sont toujours victimes de la conjoncture ou passifs devant les événements, ce qui permettra peut-être de voir si les jeunes d'aujourd'hui sont passifs ou acteurs dans les circonstances qui marquent notre époque.

1.0 Les tendances de 1960 à aujourd'hui¹

1.1 Avoir vingt ans en 1960, c'était participer aux grands espoirs des années de prospérité d'après-guerre. C'était entrer de plain-pied dans la société des loisirs, la société médiatique et celle de la consommation. C'était, pour ceux qui avaient poursuivi des études, avoir une gamme de choix dans le marché de l'emploi. C'était faire la pluie et le beau temps dans le mouvement étudiant et donner le goût à tous de rester jeunes. C'est à propos de ce moment qu'on a parlé d'«une société des jeunes» en ce que la jeunesse, et non plus la vie adulte, était devenue l'idéal de tous les âges de la vie et a fait naître une panoplie de produits de consommation qui allaient remplacer la fontaine de Jouvence. Même avec un taux de chômage relativement bas, certains groupes étaient cependant plus vulnérables que d'autres, en particulier ceux du milieu rural, ce qui montre en même temps le fort courant d'urbanisation qui a marqué cette époque.

1.2 Avoir 20 ans en 1970, c'était se sentir partie prenante d'une société en changement dans ses structures et ses idéologies : mouvement étudiant et mouvement hippie, marxisme, socialisme, révolution sexuelle, féminisme, montée du nationalisme indépendantiste. C'était profiter de la mise en place de l'organisation de l'État providence qui ouvrait la porte toute grande aux nouveaux diplômés. Rien ne paraissait impossible.

1.3 Avoir 20 ans en 1980, c'était être né en pleine Révolution tranquille de parents qui n'étaient pas toujours tranquilles ! C'est à ce moment qu'a commencé la chute drastique de la natalité qui a entraîné les parents à vouloir donner le meilleur à leurs enfants.

Être jeunes à ce moment, c'était, après avoir vécu une enfance sous le signe de rêves et de réalisations grandioses (exposition universelle de 1967, marche de l'homme sur la lune, éducation sans contraintes – les enfants du docteur Spock – et aspiration à la mobilité sociale), se retrouver au cœur d'une crise de la famille et d'une crise économique doublée de l'arrivée d'une cohorte nombreuse de jeunes et de femmes de tous âges sur le marché du travail. Cette cohorte, à la différence de la précédente, se heurtait à l'impossible qui devait arriver : montée fulgurante du chômage des jeunes sous l'effet d'une mutation du marché du travail jamais vue depuis la grande Crise. Un repli sur soi a caractérisé cette époque amplifiée par tous les ersatz qui promettaient le bonheur en soi, si on ne peut le trouver à l'extérieur de soi, dans des thérapies de toutes sortes, des religions et des spiritualités à la carte.

Différentes formes de marginalité sont apparues en force à ce moment : hausse du suicide, chez les jeunes hommes principalement, montée des toxicomanies et de l'errance. Bref, le mot «victime» qualifie encore aujourd'hui les jeunes de cette époque surpris par des situations pour

¹ Cette section, jusqu'à 1990 inclusivement, reproduit des extraits du chapitre sur les jeunes dont je suis l'auteure dans *La société québécoise en tendances 1960-1990* sous la direction de Simon Langlois, Québec, Presses de l'IQRC, 1990 : 65.

lesquelles ils n'étaient pas préparés et sur lesquelles ils avaient peu d'emprises, ce qui a fait dire à des observateurs qu'ils étaient tantôt «sacrifiés», tantôt «discrets». Aux jeunes bouillants des années 1960 et 1970 ont succédé alors des jeunes plus passifs parce que surpris par la conjoncture et démunis dans le choix des manières d'y réagir.

1.4 Avoir 20 ans en 1990, c'était, pour plusieurs, avoir vécu son enfance dans une famille de petite taille et avoir goûté à l'opulence d'une société de consommation. C'était avoir connu les transformations de la famille faites de ruptures et de reconstitutions d'unions, mais aussi de la recherche d'une plus grande symétrie des rôles respectifs des deux sexes. C'était, pour les jeunes des grands centres urbains, devoir côtoyer d'autres jeunes d'origine ethnique différente avec leur culture particulière. C'était, après avoir longtemps investi dans sa formation, se trouver dans un monde du travail qui avait certes connu moins de chômage que la cohorte de la décennie précédente, mais dont la qualité et la fragilité des emplois a obligé de parler de précarité pour les décrire.

C'est à ce moment que la notion de moratoire a pris son sens à propos de la jeunesse. Celle-ci devenait un entre-deux dont il était difficile de prévoir la fin. Mieux valait donc vivre à plein le moment présent : profiter de ce qu'offre la société au plan culturel, de la famille comme soutien, de ce qu'apportent les amis comme plaisir et comme réconfort, de sa vie sexuelle sans autre responsabilité que celle de se protéger. La notion d'avenir avait perdu son sens et le problème de l'orientation, dans ce contexte, n'était pas le moindre. La crise d'adolescence semblait remplacée par une crise d'orientation. Les cégéps en ont connu les effets.

1.5 Avoir 20 ans en l'an 2000, c'est se percevoir de plus en plus minoritaires dans une société qui vieillit avec l'incertitude que cela peut créer face à l'avenir.

Mais c'est, par ailleurs, avoir retrouvé un optimisme modéré attribuable à une meilleure conjoncture sur le marché du travail tout en sachant bien que la régularité d'emploi et la permanence ne sont pas données dès le départ. Les jeunes contemporains ont appris des cohortes précédentes qu'il fallait savoir profiter des emplois à durée déterminée pour se constituer un bon curriculum vitae.

Être jeunes aujourd'hui, c'est aussi vivre au cœur d'un profond changement culturel. La fréquentation quotidienne des moyens de communication, dont l'habileté à parcourir le monde au moyen des médias électroniques et les voyages, de même que l'allongement des études et l'augmentation du nombre de ceux qui en ont profité, tracent les contours de cette culture que les observateurs commencent à peine à saisir. Loin de faire de la jeunesse un sujet passif, ces mutations en font un témoin et un acteur de premier plan.

Cette jeunesse est loin d'être homogène. Après toutes les batailles concernant la condition féminine, l'affirmation identitaire ne se présente toujours pas de la même façon pour les garçons et pour les filles. Les filles, les statistiques sont assez éloquentes de ce point de vue, s'affirment par l'instruction et continuent de chercher à le faire sur le marché du travail. Plutôt de faire, comme leur mère, de tenter par tous les moyens d'arrimer leurs tâches domestiques et le soin des enfants à leurs horaires de travail, elles n'hésiteront pas à réclamer une organisation du travail qui respecte leur vie familiale ou à se plaindre des lacunes en ce sens. La dernière décennie aura particulièrement été marquée par des formes d'affirmation identitaire chez les jeunes hommes qui ne manquent pas d'attirer l'attention : décrochage scolaire, sports extrêmes, vitesse au volant, médiocrité dans le langage et acceptation de cette médiocrité dans les médias, taux de suicide

élevé qui se maintient, revendications homosexuelles beaucoup plus affirmées chez eux que chez les femmes.

Le changement social entraîne généralement des formes de résistances qui étonnent. Si la plupart des jeunes hommes ont maintenant intériorisé et accepté la présence des femmes dans les mêmes milieux qu'eux et, plus encore, le partage des tâches domestiques, il se pourrait bien que certaines manifestations dont il vient d'être question constituent une résistance à ces changements dans les rôles. Et il n'est pas dit que certaines jeunes femmes n'apprécient pas le retour du «macho» qui les fait se sentir encore plus «femmes» !

Dans le domaine des idées, certains disent de ces jeunes qu'ils sont conservateurs, d'autres, revendicateurs et engagés. Les uns et les autres ont peut-être raison. Ils chevauchent, par leur âge, deux cohortes de parents : les «babyboomers» et «la génération sacrifiée» ! Peut-on voir chez les uns les relents de l'enthousiasme et de l'optimisme de leurs parents devant la vie et, chez les autres, l'insécurité face à l'avenir ?

Après ce bref survol des tendances qui ont caractérisé la jeunesse des années 1960 jusqu'à aujourd'hui, il importe maintenant d'approfondir quelques-unes des dimensions qui caractérisent plus spécifiquement la jeunesse contemporaine : la démographie, la culture à travers les valeurs et la participation à la vie civique.

2.0 La jeunesse d'aujourd'hui

J'aborderai ce point à partir d'enquêtes récentes effectuées par les équipes de recherche auxquelles j'appartiens ou encore à partir des travaux des membres de l'Observatoire Jeunes et Société dont je suis responsable. J'essaierai de montrer quels défis se posent à la jeunesse contemporaine, quelles stratégies elle utilise pour faire face à la conjoncture si tant est qu'elle ne se constitue pas en victime comme on l'a vu à d'autres époques, et quelle marque elle imprime à son tour à la société.

2.1 Les changements démographiques comme toile de fond

On ne peut négliger le fait que les jeunes contemporains se perçoivent de plus en plus comme minoritaires par rapport aux cohortes qui les ont précédés. Qu'est-ce que cela peut signifier ?

a) Cela comporte une part d'insécurité devant l'avenir bien qu'il se lève de plus en plus de personnes pour dire que les «babyboomers» ne risquent pas d'être les personnes à charge que les jeunes peuvent redouter.

b) À l'inverse, cela peut faire de ces jeunes de redoutables négociateurs se servant de leur petit nombre comme monnaie d'échange. Ce type de marchandage est déjà commencé dans des milieux que l'on connaît mieux, ceux de la santé – le cas des sciences infirmières : des jeunes infirmières qui ne veulent pas vivre la tension qu'ont connue leurs aînées – ; ceux de l'enseignement : ces jeunes enseignants qui quittent la profession avant même d'avoir atteint cinq années d'expérience –. Ces faits parlent d'eux-mêmes et peuvent faire craindre des pénuries d'effectifs pour les années à venir.

c) Le déclin démographique aura des effets considérables sur toutes les régions du Québec, pires dans le milieu rural, mais importants aussi même dans les centres urbains. À une question que le Groupe de recherche sur la migration leur posait il y a cinq ans, près de 50 % des

30-34 ans affirmaient ne pas encore se trouver à l'endroit où ils souhaitaient vivre de manière stable. La région de Québec, par exemple, n'est pas épargnée par le phénomène. Que faudra-t-il proposer à ces jeunes pour qu'ils continuent de s'intéresser à l'avenir des régions et des milieux de faible densité ?

2.2 Les valeurs dominantes ou «ce qui compte pour eux»

Je nommerai quelques-unes des valeurs qui me semblent représenter le mieux les grandes tendances qu'on retrouve dans la culture des jeunes adultes en ce moment. Si elles représentent des tendances, cela signifie donc qu'elles ne sont pas partagées au même degré par tous, sinon, ce groupe d'âge serait homogène. Dans la société des individus, le fait de pouvoir choisir son mode de vie contribue à singulariser les parcours. J'entends donc par «individu» non pas le repli sur soi et la désaffection pour les enjeux de société, mais la capacité de faire des choix. L'individu ne se laisse pas facilement contraindre par un système normatif rigide ou des règles de vie prescrites de manière telle qu'il ait de la difficulté à y adhérer. Cela n'exclut nullement qu'il ne puisse s'astreindre à un minimum de conditions qui lui permettent de vivre en société, d'accomplir les devoirs élémentaires du bon citoyen et d'assurer ainsi la cohésion sociale qui permet à nos groupes, nos institutions et nos sociétés de se maintenir.

De plus, ces valeurs ne s'inscrivent pas nécessairement dans une trajectoire marquée par les ruptures ou les conflits. Il y a probablement plus de continuité que de changements dans les valeurs de ces jeunes dont les parents ont eux-mêmes adhéré, dans leur jeunesse, à l'idéologie du changement : «Il faut que ça change!». Mais la continuité ne signifie pas que les parcours ou les orientations de valeurs soient identiques et ne se soient pas transformées progressivement. On a peine parfois à déceler ce qui a pu changer chez les jeunes parce que ceux-ci ont tout bonnement entraîné leurs aînés dans leurs choix. On n'a qu'à prendre l'exemple de la préoccupation écologique de certains jeunes qui va finir par déteindre sur toute la famille.

Enfin, faut-il ajouter que le système de valeurs tient aussi à un effet d'âge. Les jeunes ont le droit d'être naïfs, inexpérimentés, idéalistes. Ils découvriront à travers l'expérience que le monde ne s'est pas créé avec eux. Et c'est peut-être là une pierre d'achoppement avec la génération des parents de certains d'entre eux qui ont longtemps cru et le croient peut-être encore, que le Québec moderne est leur produit et qu'il ne faut y toucher qu'avec des pincettes.

J'entre maintenant dans l'ordre des valeurs proprement dites en commençant par une valeur qui traverse toutes les autres et que j'ai peine à nommer parce que les mots pour en parler ont souvent une tout autre connotation. Je pense ici à une appellation qui pourrait couvrir l'idée d'autonomie, d'indépendance, de liberté en même temps que de sociabilité que je nommerai, pour les besoins de la cause, d'une expression qui soulève un paradoxe à l'exemple de Deschamps qui parlait d'un Québec fort dans un Canada uni, soit l'autonomie dans la dépendance. Cette expression permet de caractériser les «négociateurs nés» et «l'ami idéal» que sont les jeunes d'aujourd'hui!

a. «L'autonomie dans la dépendance»

Ces enfants de petites familles héritières des idées de liberté issues de la Révolution tranquille ont eu et continuent d'avoir un rapport particulier avec leurs aînés et avec leurs pairs. Leur quête d'autonomie se manifeste très tôt. Étant seuls (une proportion importante d'entre eux n'ont ni frère ni sœur) ou peu nombreux dans la famille, ils ont eu une relation avec leurs parents – pensons aussi que ceux-ci peuvent se résumer à un seul, mais aussi à trois ou à quatre – qui n'était pas le rapport traditionnel d'autorité que leurs parents ont vécu dans une famille plus

nombreuse où la hiérarchisation des rôles était plus affirmée. Parler aujourd'hui d'autorité, qu'elle soit paternelle ou maternelle, donne l'impression d'un archaïsme tant les rapports parents-enfants se déclinent sous le mode de l'échange, de la longue discussion, du nécessaire consensus avant de passer aux actes. Ces rapports peuvent parfois même se présenter sous le mode de la tyrannie, le rapport de domination étant inversé dans une relation où le parent n'a pas su plus tôt s'imposer par ses propres valeurs et sa ligne de conduite. Pour les jeunes d'aujourd'hui, le respect ne s'impose pas, il se gagne.

Ayant grandi dans un contexte de grande permissivité, tant dans la vie privée que dans les rapports avec les autres, ils ont appris très tôt les règles de la négociation avec l'adulte. Les enseignants en savent quelque chose lorsqu'ils arrivent à l'école. Ils continuent, devenus adultes, à aimer la discussion et n'acceptent pas facilement les règles ou les normes sans avoir participé à leur élaboration. Mais, ils ont ceci d'extraordinaire qu'ils sont des plus coopérants à la suite d'un consensus. Rainer Zoll, un sociologue allemand, a une expression heureuse pour rendre cette idée. Il l'appelle le «processus de communication approfondie avant d'agir» (Zoll, 1992 : 12-13).

L'allongement des études a fait en sorte que les jeunes ont dû apprendre à composer avec de multiples formes de dépendance : dépendance financière de la famille ou des prêts et bourses, dépendance du système d'éducation sur lequel ils ont eu bien peu de contrôle. Dans ce contexte de dépendance, ils savent cependant exiger le respect de soi. Ne sont-ils pas aussi les enfants de «la charte des droits et libertés»? «C'est mon droit», se sont fait répéter à satiété bien des parents et des enseignants, quand ce n'est pas par une manifestation hors des murs de l'école. Ils sont aussi les descendants de tout un courant d'hédonisme qui imprègne la vie personnelle depuis les années 1970 où la recherche d'épanouissement personnel rencontre l'offre des vendeurs de bonheur.

Nos recherches nous conduisent à la découverte que la cohorte actuelle des jeunes sait aussi qu'il faut parfois un peu d'effort pour réussir dans la vie et qu'il ne suffit pas de consulter son horoscope ou le dernier gourou à la mode pour y parvenir. L'enquête de Jacques Roy auprès des cégépiens est instructive en ce sens : les jeunes partagent les valeurs de réussite, en tous cas, celles de la réussite scolaire que proposent le milieu d'éducation et le milieu environnant. Et, pas seulement les filles! Ils se donnent une organisation du temps qui favorise cette réussite tout en étant bien souvent sur le marché du travail en même temps. Bien entendu, il ne s'agit pas de tous les jeunes. D'autres rêvent d'en finir au plus vite bien que, souvent, comme nous l'indique une autre recherche sur l'insertion professionnelle des jeunes qui ont quitté les études avant l'obtention du diplôme cette fois, l'abandon de l'institution scolaire avec laquelle ils ont eu du mal à composer, parfois par difficultés d'apprentissage, parfois à cause d'un problème d'orientation, parfois par attrait du marché du travail, parfois aussi à cause de conduites marginales, ne signifie pas l'abandon irréversible de la poursuite des études. Bref, une cohorte entrée dans le processus de formation continue!

Il y a de fortes chances que les jeunes qui ont intériorisé les valeurs de réussite scolaire se trouvent plutôt parmi ceux qui sont passés par le cégep et l'université. Ils ont intériorisé le fait que s'ils veulent obtenir la place qu'ils convoitent dans la vie, ils doivent se mettre au travail, accepter la concurrence et se donner les moyens de réussir le plus rapidement possible. Prendre sa vie en mains : c'est possible même dans un contexte dont on ne contrôle pas les règles du jeu, mais cela peut poser quelques embarras à des dirigeants qui s'attendent, de la part de leurs employés, à une attitude qu'ils n'ont pas nécessairement développée, la docilité, et qui, comme le

mot autorité, fait désormais partie d'un vocabulaire qui va se retrouver bientôt dans les livres de Bernard Pivot sur les mots en danger de disparition.

S'ils ont intériorisé l'idée de réussite que leur impose la société par des objectifs de formation poussée, les irritants de cette contrainte sont fortement compensés par le partage de leur condition avec des pairs. La vie de camaraderie qui caractérisait autrefois l'adolescence s'est aussi prolongée jusque dans ces longues années de fréquentation des institutions d'enseignement. Et ce lien fort avec des personnes du même âge s'est développé très tôt, dès la garderie ou la garde en milieu familial à cause aussi de l'absence de fratrie ou du peu de différence d'âge entre les enfants, en passant par toutes ces étapes généralement définies par le regroupement selon l'âge dans le parcours scolaire. Cela explique qu'on retrouve des liens de sociabilité très forts entre pairs. Les sociologues parlent même du maintien d'une sociabilité juvénile jusque dans la trentaine parfois, en particulier chez les jeunes hommes. Les jeunes femmes sont davantage pressées par leur calendrier biologique à former un couple, ce qui explique qu'elles se retrouvent parfois avec un compagnon plus âgé. Cette sociabilité de pairs peut avoir comme inconvénient de refermer certains jeunes adultes dans le cercle de leurs semblables du même âge ou à l'intérieur de groupes qui peuvent entraîner vers la marginalité, mais elle favorise un type de solidarité dans l'entraide et les difficultés dont l'absence rendrait la situation plus difficile, dans l'éloignement pour le travail, par exemple.

Bref, la manière d'assumer et d'assurer son autonomie compte d'une manière importante lors des premières expériences du marché du travail. L'apprentissage de l'exercice de l'autorité sera nouveau pour plusieurs. Le cas des jeunes enseignants illustre bien les défis qui se poseront alors : l'autorité exercée par ceux qui ont comme mandat de diriger l'institution, et qu'ils devront accepter, et l'autorité qu'ils devront eux-mêmes apprendre à exercer s'ils sont en contact avec des étudiants. Comment ce rapport pourra-t-il se concilier avec les attitudes développées antérieurement : une mentalité de négociateur devant les personnes en autorité et une attitude de copain devant une classe? Cette première expérience restera souvent marquante et contribuera à la réussite ou à l'échec de l'intégration. Même si ces jeunes adultes ont intériorisé qu'il faut s'astreindre à des règles pour vivre en société, la très longue période de leur vie où ils ont trouvé leur liberté et leur plaisir dans des relations qui n'étaient pas empreintes de rapports hiérarchisés ne les a pas nécessairement préparés eux-mêmes, et pas seulement leurs aînés, au choc des valeurs.

b. Le travail en premier?

Dans toutes les études consultées, peu importe l'origine de ces travaux, le travail occupe une place importante dans la vie des jeunes, moins importante cependant qu'elle ne l'a été au moment des grandes mutations du travail à la fin des années 1970 et dans les années 1980 (Galland et Roudet, 2001). Cela peut s'expliquer du fait que l'emploi se fait moins rare et que les femmes ont moins besoin de se poser en battantes pour avoir leur part. Par ailleurs, à la différence de la cohorte précédente qui a été surprise par les mutations du marché du travail, entre autres par l'introduction de la flexibilité dans le contrat de travail, ils sont conscients que la place convoitée ne leur sera pas donnée, qu'elle doit se conquérir progressivement à travers une variété d'expériences de travail. Mais au lieu de les conduire à se soumettre aux impératifs de la flexibilité d'emploi, ils tenteront d'en tirer profit pour «se construire un CV», comme ils le disent eux-mêmes.

Quelques études effectuées à la fin de la décennie de 1990 montraient que la place qu'occupe le travail chez les jeunes Québécois a une fonction *expressive*. En d'autres termes, travailler constitue moins un devoir ou l'obligation de gagner sa vie, ce qui correspondrait à la fonction *instrumentale ou normative* du travail, qu'un moyen de plus qui doit contribuer à son épanouissement (Fournier et Croteau, 1998, cités par Vultur et al, 2002 : 89). Les aspects utilitaires du travail arrivent en second lieu.

Nous avons posé la question auprès de plus de 5000 jeunes adultes de 20 à 34 ans dans l'enquête sur la migration des jeunes effectuée en 1999 : «Quelle est la caractéristique de l'emploi que vous trouvez la plus importante : l'emploi stable, l'emploi bien payé, l'emploi intéressant?»

Tableau 1
Caractéristique de l'emploi que les jeunes considèrent la plus importante

	Emploi stable	Emploi bien payé	Emploi intéressant
Sexe			
hommes	28,3%	10,7%	61,1%
femmes	28,4%	5,8%	65,8%
Scolarité			
pas de diplôme secondaire	40,5%	12,5%	47,0%
diplôme d'études secondaires	36,6%	10,2%	53,2%
diplôme d'études collégiales	24,4%	7,2%	68,4%
diplôme universitaire	17,7%	5,5%	76,8%
Groupe d'âge			
20-24 ans	27,9%	7,6%	64,5%
25-29 ans	28,3%	8,4%	63,3%
30-34 ans	28,7%	8,8%	62,5%
TOTAL	28,3%	8,3%	63,4%

Source: Groupe de recherche sur la migration des jeunes (GRMJ), données tirées de l'enquête *La migration des jeunes au Québec*, Observatoire Jeunes et Société, 1998-1999.

Près des deux-tiers des répondants ont choisi la troisième option, peu importe l'âge. En d'autres mots, la variable âge ne joue pas. À tous les âges, l'emploi désiré doit être intéressant. Si on y regarde de plus près, cependant, ce sont les diplômés universitaires qui font monter la moyenne : 76,8 % d'entre eux ont choisi cette option. Ceux qui ont choisi la première option sont les moins scolarisés. Doit-on s'en étonner, eux qui n'ont pas toujours la garantie d'un diplôme d'études supérieures à faire valoir. La deuxième option est fort peu choisie.

Jusqu'où les jeunes diplômés sont-ils prêts à aller pour trouver satisfaction et épanouissement sur le marché du travail? Le sentiment d'appartenance à l'organisation pourrait-il compenser certaines déceptions rencontrées dans le travail? Dans les études que nous avons consultées comme dans celles que nous avons faites, seuls un certain nombre parmi les moins scolarisés avaient développé un fort sentiment d'appartenance à l'entreprise. Soit que la taille et la réputation internationale de l'entreprise aient pu jouer sur le statut et l'identité : «Je travaille chez...» ou que l'équipe de travail soit «l'fun». Le nomadisme existerait de plus en plus comme conséquence de la flexibilité d'emploi. Comment, en effet, trouver de l'intérêt dans une tâche qu'on sait de courte durée, temporaire et, souvent, hors de son champ de compétence? Quelles sont les conséquences, pour l'institution ou l'entreprise, d'une organisation du travail qui ne tiendrait pas compte des capacités d'investissement professionnel de ces jeunes et sur le sentiment d'appartenance dans un tel contexte (Paillé, 1994 : 234)?

La perspective d'un gain, pas nécessairement monétaire, mais à titre d'expérience en fonction de son avenir professionnel, pourrait susciter un intérêt pour l'emploi. La loyauté envers l'organisation pourrait se développer lorsque l'employé y voit des possibilités d'atteindre la régularité. De ce point de vue, les plus scolarisés seraient, selon une enquête CROP effectuée pour le Conseil du patronat du Québec, les plus exigeants et les moins loyaux (2001 : 4). Dès qu'une occasion meilleure se présente, ils n'hésiteront pas à franchir le seuil de la porte. On est bien loin de la culture ouvrière du travail où l'employé était attaché à vie à son employeur!

Mais qu'est-ce qui rend l'emploi intéressant si ce n'est ni la rémunération, ni la stabilité? L'analyse d'une enquête de suivi auprès des finissants de 1995 effectuée par Marquardt (1998 cité par Vultur et al: 90) en arrivait aux mêmes conclusions : les éléments les plus satisfaisants du travail sont ceux reliés aux aspects intrinsèques du travail, entendant pas là les heures de travail, le temps partiel volontaire s'il y a lieu, la relation formation/emploi. Cette dernière dimension est particulièrement importante chez les jeunes qui viennent de quitter les milieux de formation, ceux qui en sont au début de leur vie professionnelle. Même si le taux de satisfaction face à l'emploi principal était très élevé pour tous les niveaux de scolarité dans cette enquête, c'est chez les diplômés d'université qu'ils l'étaient le moins (1998 : 7). C'est sans doute dans ce groupe que les exigences quant à l'emploi sont aussi les plus grandes. Dans une enquête antérieure auprès de jeunes chômeurs, les plus scolarisés étaient toujours les plus déçus de leur situation (Gauthier, 1994 : 304). L'insatisfaction se mesurait à l'aulne de l'investissement. Les moins scolarisés pouvaient attribuer leur malheur à leur manque de formation, ce qui n'était pas le cas des plus haut diplômés.

Pourquoi donc la satisfaction en emploi ne se trouverait-elle pas dans la qualité des relations humaines et le milieu de travail? Comme on l'a vu en décrivant ces jeunes adultes, la sociabilité revêt un caractère important. Si le plaisir ne se trouve pas «dans » le travail comme l'exprime si bien le sociologue allemand dont je vous ai déjà parlé, il peut bien se trouver «au» travail. Peu importe le type d'enquête que l'on mène auprès des jeunes, l'importance du milieu de travail constitue une valeur importante. Ainsi les étudiants qui ont quitté les études secondaires avant l'obtention du diplôme, dans notre enquête rétrospective, ont parlé de leur emploi dans les termes suivants : «une belle équipe», pour ceux du secondaire, pour ceux du collégial, «une bonne ambiance». Un non-diplômé du collégial a même raconté avoir refusé un emploi parce qu'au moment de l'entrevue, il avait perçu que l'ambiance dans laquelle il allait se retrouver ne lui plaisait pas. Outre que le chômage pose un problème d'identité, ce qui fait le plus souffrir le jeune chômeur, c'est la perte de sa «gang». Dans l'étude que nous avons faite des migrants, la

première forme d'intégration consiste à fréquenter des lieux où il est possible de reconstituer un groupe familial. Le milieu de travail remplit souvent cette fonction.

La quête d'un emploi «intéressant» ne signifie pas pour autant que les avantages matériels de l'emploi ne soient pas recherchés. Ainsi, une certaine insatisfaction face au salaire aurait des bases objectives. Toutes les études de Statistique Canada depuis les années 1980 montrent une détérioration relative des revenus des jeunes travailleurs par comparaison avec ceux qui dépassent la trentaine. J'ai bien dit «relative» parce qu'il ne s'agit pas de différences dues à l'ancienneté mais de la progression en dollar constant pour les différents groupes d'âge. Cette tendance apparaîtrait peu importe le niveau de scolarité ou le groupe professionnel (Marquardt, 1995 : 9).

En résumé, l'importance accordée au travail est primordiale parce qu'il occupe une place dans l'organisation du temps qui ne peut être reléguée au deuxième rang des valeurs importantes pour soi. Ce qu'on constate, cependant, c'est qu'une nouvelle culture du travail est en train de gagner du terrain, une culture du travail qui se comprend bien si on retourne à toutes les expériences de socialisation antérieures. Comme le constate Jacques Roy dans son enquête auprès des cégépiens, ces derniers, au cours de leurs emplois pendant les études, ont fait accepter à leur patron que leurs études devaient passer avant tout. Négocier de ne pas entrer au travail un soir parce qu'on a un examen le lendemain allait de soi et ne se soldait pas par un congédiement. Ils ont intériorisé cette attitude. Ils ont donc appris très tôt à hiérarchiser leur emploi du temps en fonction de ce qu'ils trouvent le plus important. Il ne faut pas se surprendre que le climat de travail soit aussi important pour eux que la rémunération et les conditions de travail et, comme on le verra, à propos de la valeur accordée à la famille, à la qualité de vie qu'ils recherchent.

c. La famille en premier?

La valeur qui dépasse toutes les autres lorsque l'ensemble des valeurs est proposé au moment d'une enquête, autant au Québec qu'ailleurs dans le monde, c'est la famille, suivie des amis en France (Galland et Roudet, 2001 : 16). L'enquête sur la migration a été fort révélatrice de ce point de vue.

Tableau 2

**Proportion de Québécois de 20-34 ans
selon leur accord avec les opinions suivantes**

	En accord*	En désaccord**	Total	
			%	N
J'aurai une vie amoureuse réussie	94,1%	5,9%	100,0%	5215
Mon niveau de vie augmentera avec les années	85,3%	14,7%	100,0%	5387
J'ai confiance de toujours avoir un emploi	73,7%	26,3%	100,0%	5493
Il me sera facile de trouver du travail dans le domaine où j'ai étudié	69,6%	30,4%	100,0%	5346
La situation économique s'améliorera dans l'avenir	67,9%	32,1%	100,0%	5235
Je ferai mieux que mes parents dans la vie	62,1%	37,9%	100,0%	4828
La pollution diminuera au cours des dix prochaines années	27,8%	72,2%	100,0%	5346

*Les mentions «tout à fait d'accord» et «plutôt d'accord» ont été regroupées.

**Les mentions «plutôt en désaccord» et «tout à fait en désaccord» ont été regroupées.

Source: Groupe de recherche sur la migration des jeunes (GRMJ), données tirées de l'enquête

La migration des jeunes au Québec, Observatoire Jeunes et Société, 1998-1999.

Ce que les 20-34 ans envisagent de mieux réussir dans leur vie, c'est leur vie amoureuse. La vie amoureuse n'est-elle pas une des rares dimensions de la vie qui relève de soi, qui n'est pas imposée du dehors et qui ne souffre pas des intrusions de tiers. Mais, les jeunes qui approchent de la trentaine et qui ont comme projet de former un couple stable et une famille, sont souvent placés devant le dilemme où ils doivent vivre la contradiction «travail/famille ou famille/travail» à l'intérieur de leur propre système de valeurs.

Faut-il s'étonner qu'aux dernières élections provinciales, les trois principaux partis politiques au Québec aient fait une large place à l'aide à la famille? Si cette question était au centre des revendications de l'Action démocratique prête à rémunérer les femmes qui resteraient à la maison pour élever leurs enfants, les autres partis ont renchéri en proposant des mesures qui permettraient de continuer de concilier la famille et l'emploi: système de garde amélioré, allocations familiales, réduction d'impôt, etc. Derrière cet empressement des grands partis à vouloir aider la famille se cache certes la question démographique du Québec, mais c'est aussi la façon de courtiser la génération en âge d'avoir des enfants en allant la chercher dans ce qui compte le plus pour elle. Peut-être n'y aura-t-il pas davantage d'enfants, mais ceux qui en désirent ne comptent pas faire passer au second rang leur préoccupation de faire ce choix dans le contexte d'une certaine qualité de vie.

Des études récentes qui ne remettent pas en question la place des jeunes mères sur le marché du travail posent la question différemment. Alors que pour les cohortes précédentes, depuis l'accès massif des femmes sur le marché du travail, la question se posait à savoir comment organiser la vie domestique en fonction des horaires et des exigences de l'emploi, il y a renversement de perspective aujourd'hui. Tout d'abord, la plupart des hommes tout autant que les femmes ont intériorisé le fait que les deux parents doivent maintenant collaborer dans le soin des enfants, l'entretien de la maison et l'ensemble des tâches d'éducation comme des tâches domestiques. Des services à la famille, comme le programme des services de garde renvoient l'image que la famille est importante et que les enfants ont le droit à la meilleure éducation possible dès le plus jeune âge.

Ce contexte tant interne qu'externe à la famille contribue à ce renversement des préoccupations (Voir Gauthier et Charbonneau, 2002). On se demande moins comment vais-je m'organiser en fonction du travail que comment l'organisation du travail pourrait-elle permettre une meilleure conciliation entre les deux fonctions? Tout ce qui concerne les normes minimales du travail en fonction de la famille, l'assurance emploi pour les mères, les congés de paternité et de parentalité, et les clauses familiales dans les conventions de travail constituent des gains encore récents. Les jeunes parents voudraient davantage : l'horaire flexible, la semaine de quatre jours et ainsi de suite. Si certaines jeunes femmes sont prêtes à sacrifier une carrière pour s'occuper exclusivement de la famille pendant un certain temps comme on l'a entendu récemment, c'est loin d'être le cas de toutes. Les jeunes femmes avec enfants de moins de six ans n'ont jamais été aussi nombreuses en emploi. Pour plusieurs d'entre elles, elles ont elles-mêmes des dettes d'étude et les couples ont appris à vivre avec deux revenus. Les jeunes femmes, incitées depuis leur plus tendre enfance à poursuivre leurs études, ne sont pas prêtes à perdre les gains qu'elles pourraient en retirer parvenues au terme. Plus encore, devant l'instabilité des couples, elles auraient l'impression, pour plusieurs d'entre elles, de jouer avec le sort et de perdre la maîtrise de leur avenir. Or, le début de la vie active pour les femmes qui ont étudié correspond souvent avec la période idéale pour la maternité, le milieu de la vingtaine. La tendance va dans le sens d'exiger du marché du travail qu'il respecte ce choix des jeunes parents. «Le travail, s'il est important, n'est pas toute la vie», nous répètent souvent les jeunes adultes en entrevue.

Ces revendications deviendront d'autant plus importantes pour les employeurs que les nouveaux à entrer sur le marché du travail deviendront une denrée plus rare. Le départ des «babyboomers», la baisse démographique, la difficulté à intégrer plus d'immigrants que ce n'est le cas en ce moment, risquent de causer des pénuries de main-d'œuvre dans certaines professions. Si on ajoute à cela l'éloignement des régions, les candidats auront tout intérêt à aller là où on leur offrira des conditions de travail qui tiendront compte de toutes les dimensions de leur vie.

2.3 L'engagement citoyen

Je ne ferai qu'effleurer la question de l'engagement qui se manifeste de plus en plus chez les jeunes et que nous avons étudiée récemment en faisant un rapide inventaire de ces lieux et en interrogeant une cinquantaine de militants répartis dans toutes les régions du Québec et dans différents types d'engagement (voir Gauthier et Gravel, 2003). Les dernières décennies nous avaient habitués à une certaine tranquillité de la part de la jeunesse, tranquillité qu'on a tendance, lorsqu'on appartient aux générations aînées, à comparer avec les mobilisations d'une autre époque. Il semble – et un certain nombre d'indices nous le laissent croire – que des éléments dynamiques de la jeunesse actuelle n'hésitent pas à participer à tous les niveaux de l'organisation

sociale. Plusieurs ont appris à s'impliquer dans les écoles, même primaires, ou dans les cégeps par le biais de l'association étudiante, les nombreux groupes d'entraide, les autres activités parascolaires. Et la conjoncture leur fournit les occasions de dire haut et fort ce qu'ils pensent. Certains enjeux entraînent leur adhésion plus que d'autres. Ces enjeux révèlent encore les valeurs auxquelles ils tiennent comme l'équité intergénérationnelle, que ce soit à travers les frais de scolarité et les clauses orphelines. La préoccupation pour les questions environnementales, valeur qui les caractérise tout particulièrement, leur permet de joindre les questions de la vie privée aux enjeux locaux et internationaux à travers la question de l'eau, de la pollution de l'air, des OGM, de la gestion des déchets, du recyclage, etc. D'autres enjeux internationaux font partie des motifs de mobilisation des jeunes contemporains : la paix dans le monde, l'entraide internationale.

Sans développer ce point, faut-il dire que ces jeunes étonnent par leurs connaissances de l'actualité, eux que les aînés croient absolument ignorants de l'information. Les voies par lesquelles ils s'informent peuvent différer des voies classiques que constituent les quotidiens ou les nouvelles télévisées. On ne connaît pas bien tous les moyens par lesquels ils arrivent à se tenir au courant de la politique tant nationale qu'internationale, toujours pour certains d'entre eux, bien entendu, parce que ça n'a jamais été la masse d'une cohorte qui se soit impliquée ou engagée. Ce qu'on sait, c'est que nous sommes probablement en face de la cohorte la plus ouverte aux questions internationales que nous ayons connue, la plus ouverte sur le monde, en particulier par des stages ou tout simplement par le voyage que la plupart ont expérimentés pendant leurs études quand ce n'est pas, pour une portion grandissante, par l'étude d'une troisième langue.

Conclusion

Faut-il rappeler, en conclusion, que nous sommes en face d'une cohorte de jeunes qui présente des traits particuliers qui ne laissent ni de glace pas plus qu'ils n'inspirent uniquement un désir de protection. Ce fut peut-être le cas une ou deux décennies auparavant où la jeunesse en âge d'entrer de manière stable sur le marché du travail semblait davantage victime des circonstances que stratège de sa propre condition. On le voit à travers leurs valeurs et les revendications qui en découlent, peu importe le lieu d'où ils parlent, les jeunes contemporains sont beaucoup plus revendicateurs que ceux qui ont plus de trente ans aujourd'hui, ce qui ne signifie pas que des relations harmonieuses ne puissent s'établir avec eux à la condition d'accepter d'entrer dans un dialogue qui s'avère habituellement fécond rappelant en cela l'expression de Zoll que cela doit se faire dans «un processus de communication approfondie avant d'agir».

Ces jeunes sont, à certains points de vue, craintifs et, à d'autres, optimistes devant l'avenir. Leurs craintes viennent des responsabilités qu'ils pensent devoir assumer éventuellement envers les générations aînées. Craintes justifiées ou amplifiées? La question est l'objet de débats en ce moment. Leur optimisme leur vient d'un contexte encourageant sur le marché du travail et de l'intérêt qu'ils suscitent chez leurs aînés et dans les différentes institutions, dont l'institution politique qui les courtise souvent maladroitement. Quelles conséquences entraîneront leurs revendications tant en ce qui concerne leur vie privée par la qualité de vie qu'ils recherchent que l'ouverture des plus engagés aux questions qui débordent les frontières du local tout en y étant ancrées?

Cohorte intéressante à regarder, mais qui pose de nouveaux défis à ceux et à celles qui ont à composer quotidiennement avec son profil fort diversifié.

Bibliographie :

Ouvrages scientifiques sur les jeunes :

www.obsjeunes.qc.ca

Galland, Olivier et Bernard Roudet, dir. (2001). *Les valeurs des jeunes. Tendances en France depuis 20 ans*, Paris, L'Harmattan : 239 p.

Gauthier, Madeleine et al. (2004). *L'insertion professionnelle et le rapport au travail des jeunes qui ont interrompu leurs études secondaires ou collégiales en 1996-1997*. Montréal, Institut national de la recherche scientifique Urbanisation, Culture et Société (rapport de recherche en format pdf sur www.obsjeunes.qc.ca)

Gauthier, Madeleine, dir. (2003). *Regard sur... La jeunesse au Québec*, Sainte-Foy, PUL-IQRC (coll. Regard sur... La jeunesse dans le monde).

Gauthier, Madeleine et Pierre-Luc Gravel (2003). «La participation des jeunes à l'espace public au Québec, de l'associationnisme à la mobilisation» dans Madeleine Gauthier (dir.), *Regard sur ... La jeunesse au Québec*, Sainte-Foy, PUL-IQRC : 91-104.

Gauthier, Madeleine et Johanne Charbonneau (2002). *Jeunes et fécondité : les facteurs en cause. Revue de littérature et synthèse critique*, Sainte-Foy, INRS UCS : 106 p (Rapport de recherche en format pdf sur www.obsjeunes.qc.ca)

Gauthier, Madeleine, Marc Molgat et Serge Côté (2001). *La migration des jeunes au Québec. Résultats d'un sondage auprès des 20-34 ans du Québec*, INRS Urbanisation, Culture et Société : 113 p. (rapport de recherche en format pdf sur www.obsjeunes.qc.ca)

Gauthier, Madeleine (1994). *Une société sans les jeunes?*, Québec, IQRC.

Langlois, Simon, dir. (1990). *La société québécoise en tendances, 1960-1990*, Québec, IQRC.

Marquardt, R. (1998). «Qualité d'emploi pour les jeunes» dans Développement des ressources humaines Canada, dir., *Le secondaire, est-ce suffisant? Une analyse des résultats de l'Enquête de suivi des sortants*, 1995, Ottawa : 49-56.

Paillé, P. (1994). «L'intégration des jeunes travailleurs dans des usines du secteur manufacturier», *Recherches sociographiques*, no 2 : 217-236.

Roy, Jacques (2003). *Des logiques sociales qui conditionnent la réussite*, Sainte-Foy, Cégep de Sainte-Foy (rapport de recherche).

Vultur, Mircea et al. (2002). «Les jeunes Québécois sans diplôme. Perspectives comparées sur l'insertion professionnelle et le rapport au travail», dans D-G. Tremblay et L.-F. Dagenais, dir., *Ruptures, segmentations et mutations du marché du travail*, Sainte-Foy, PUQ : 71-93.

Zoll, Rainer (1994). *Nouvel individualisme et solidarité quotidienne : essai sur les mutations socio-culturelles*, Paris, Éditions Kimé.